



Accoudé au comptoir de chène clair : Eugène Coquet entame son énième verre. Surpris Eugène, de ce qu'il vient de vivre. 56 ans de solitude peinarde, au quotidien, et l'aventure soudain : 45 jours de taule durant lesquels il s'est défoncé les méninges en se faisant défoncer le crâne. Le temps de découvrir ce qu'est une charge policière, un tabassage au petit séminaire, un procès, et puis, bien sûr, une vague idée du nucléaire. C'est vrai qu'Eugène était un peu handicapé côté alcoolémie, le soir où il s'est fait prendre à la course : les paras chaussaient des Addidas. Pourquoi il courait ? Il n'en est plus très sûr. Ah ! oui, il avait une fronde dans la poche... « Pourquoi t'avais mis tes initiales dessus ? » provoque Céline la patronne forte en gueule du café-journaux-épicerie plogivite. « C'était pas les miennes, c'étaient celles de mon neveu... on a les mêmes ». La bavure quoi... qui a duré 45 jours et qui lui donne encore des bourdonnements de la cervelle. Eugène, c'est un peu le héros malgré lui sans fierté. Comme Clet Anquer, l'ancien gardien de prison, qui s'est retrouvé à son tour le nez sur les barreaux, mais cette fois côté cellule : sabots contre tennis, les Bretons étaient handicapés.

« L'ombre de Kaboul sur le cap Sizun... Appel du clocher contre l'envahisseur ». L'église courbe l'échine sous les bombes. « Plogoff n'est pas à vendre » : chacun ici a clouté sa pancarte, EDF n'a qu'à bien se tenir, la tronche d'un soleil rigolard autocollant « Nukleel Nann Trugarez » éclate sur les vitres du bistrot Céline. Les débris calcinés des carcasses de bagnoles, la chaussée noire et défoncée témoignent que ces temps derniers, on ne rigolait pas. C'est dimanche aujourd'hui et les bricolos démerdeurs récupèrent quelques pièces sur les cadavres automobiles...

Dans un coin, adossé au flipper, Choucq, l'avocat qu'on consulte gratis sur fond d'« oxygène » de Jean-Michel Jarre. « Racontez-moi votre affaire... ». Les gens poussent un instant leur chaise et vont se « confesser ». Des inculpés, des prévenus, des parents, chacun attend son tour. Les articles et les alinéas volent. Une femme explique que son fils a eu les yeux brûlés par les gaz lors de la manifestation du procès de Quimper. « Nous allons faire analyser les vêtements et nous allons porter plainte ». Ils viennent de Morlaix, de Brest et de Quimper comme on vient à un pèlerinage, parce qu'ici c'est plus qu'un lieu de rendez-vous : c'est le point du non alignement. Je les retrouve au relais de l'île de Sein, autre PC de la contestation nucléaire, autour d'un plat de fruits de mer parce que « c'est pas une raison pour se laisser aller » : Tandis que le soleil dehors fait des clins d'oeil, les jeunes se shootent à la Pelforth. Les conversations ? Les faits d'arme de la bataille de Plogoff, bien sûr, on rigole, on pète, on rote : « on leur a foutu la pâtée... » Armand le patron ouvre son tiroir-caisse et déballe des photos « c'est un copain qui les a prises ». Les jeunes se regroupent « celui-là, je le reconnais... une salope » le doigt sur la tronche du petit gros en panoplie de garde mobile « moi aussi je le reconnais, il vient en vacances tous les ans, il va même à la pêche, le salaud. Il a pas intérêt à ramener son hameçon... Tiens, celui-là », le doigt se déplace sur la ligne des « mobiles » « eh bien on était en train de l'insulter en Breton... le con il nous a répondu en Breton ». L'assemblée rigole jaune, la celtitude en prend un coup. Loïc repaye une tournée, l'atmosphère se décripe !!! « Ils n'ont pas intérêt à revenir » lache Armand. La porte s'ouvre, les chasseurs entrent treillis et fusils sur le dos. « Tiens, je croyais que la chasse était fermée » clin d'oeil, « ça dépend laquelle » silence, « pas la chasse-au gros gibier ». Comprenez qui voudra...

BAROMETRE

Plogoff: temps clair, mer belle, mais dépression annoncée

ICI, ON NE VEUT RIEN, SAUF LA PAIX

Le vent salé du large a balayé la fumée des grenades, les bull-dozers ont déblayé les routes, le crachin s'attaque aux graffitis. Plogoff après la tempête compte les points et attend... Dans la rue, dans les bistrots on ne parle que des faits d'arme d'hier, on prépare ceux de demain.

Ici on ne veut pas du monstre atomique. D'ailleurs ici on ne veut rien, sinon la paix. On aime la mer, le vent, sa terre... on affirme la main sur la fronde que la centrale ne sera pas construite, même si l'on pense déjà qu'elle le sera quand même.

Liberation, le 31 mars 1980



Le rire de Marie

C'est à la pointe du Raz, ce cul de sac rocaillieux carte postale, que j'ai rencontré Marie. Elle entamait son deuxième tour de parking, les pieds dans ses charentaises confort, les yeux bleus sans le vague de ses 98 ans. Elle m'avait confondu, elle parlait Breton, j'ai répondu en Français, elle a renversé sa linguistique on se comprenait mieux. Marie, elle se marre encore de déculottées qu'elle leur a mis... enfin pas elle mais les femmes du cap « Les femmes, elles sont fortes ici, hein ?... moi je riais dans mon fauteuil ». Elle s'empêche lorsqu'elle parle du nucléaire. « Le procureur de la République Giscard il touche des sous, c'est un sale menteur... moi je sais pour quoi ils insistent tant à la construire, leur centrale » elle ménage ses effets « C'est la centrale du Chah qui est en pièces détachées et qui savent pas quoi en faire ». Et puis elle embraye sur son fils : le sculpteur breton pré-colombien de la pointe : « Il est très adroit de se mains... et jamais saoul, il fume pas, vous fumez vous ? Non fumez pas, de grâce, il y a beaucoup qui meurent... ».

Plogoff en blanc et gris, les petits pères lézardent au soleil assis sur le banc des vieux, les yeux tournés vers l'océan, les pieds dans la lande à la frontière du site : Joseph et Jean, 170 ans à eux deux, le badge jaune du soleil hilare au revers de la veste, le menton posé sur la canne et une sacrée malice sur le bout de la langue. « On a besoin d'électricité, ça on le comprend, mais pas comme ça... nous, on a rien demandé, il manque rien ici. Vous jetez un casier, vous prenez 20 ébrillés le lendemain. Du poisson ? on en donne au voisin... on est pas riche mais on est heureux ».

« Et si la centrale se construit ? »

Joseph se marre et donne un coup de coude à Jean « Là, c'était un avant-goût, dis-lui combien on a de fusils... et des neufs à trois canons : 2000 ! s'ils viennent, on leur saute dessus, ils viendront pas au bout des vieux. Et d'ailleurs, on votera plus, on s'est fait couillonner ».

Et le nucléaire, vous êtes renseignés ?

« Mais il nous prend pour des ploucs » lance Joseph. « on a assisté à des conférences, on a été voir le Syndrome Chinois, c'était suivi d'un débat, on nous a bien expliqué. Oh mais on ne va pas laisser lézarder nos maisons avec leurs dix tonnes de dynamite

quotidienne lorsqu'ils vont faire sauter la falaise. Et que se passera-t-il en cas de marée noire lorsque les pompes de l'eau de refroidissement aspireront du pétrole ? Et puis pas question de laisser 4000 ouvriers envahir notre cap, ah ça non. Parce que de toute façon personne ici n'acceptera d'y travailler... alors ils feront appel aux bougnoules ».

« Bougnoules ? »

« Enfin... ceux du sud ».

Le berger. Alain Pierre Condet, ancien animateur reconverti pour les besoins de la cause dans l'agnelage. La bergerie, c'est le lieu symbole, tant que la bergerie sera là, la centrale n'y sera pas. Terrain de landes bordées d'ajoncs, collectif vendu par parcelles de 100f à 3000 personnes... 3000 raisons d'empêcher l'administration, ça retarde d'autant : c'est tactique.

Les banderoles parlent du mouton en colère et chacun vient en pèlerinage caresser le mouton sacré et mettre sa pièce dans l'urne de la solidarité. Les gens du Larzac sont là. Plogoff sera jumelé avec Le plateau, Plogoff aura du mouton révolutionnaire. Sur la falaise, les pierres rassemblées forment une gigantesque inscription vue d'avion. « pas de béton monstrueux sur notre site prestigieux ». Une sorte d'appel à l'éternel....

Le chantre de la celtitude

A Primelin, passé le pont du Loch qui porte encore les traces de barricades, j'ai rencontré Eugène Perrot, le chantre de la Celtitude. Retraité des postes, Eugène non plus ne veut pas entendre parler du monstre atomique. « Je suis Breton avant d'être Français » balance-t-il en préambule. « Je fais partie de l'association écologiste «Evit Bukes ar C'ap» autrement dit pour la vie du cap Sizun. Et la vie, si la centrale existe ? c'est aussi notre mort. Pourquoi je lutte pour mes racines, pour mes ancêtres, pour notre patrimoine culturel, écoutez ce proverbe : La terre de mon pays de quoi serait-elle faite sinon de mes ancêtres qui y sont enterrés... ». Et voilà le grain de sable qui a coincé la belle machine technocratique d'EDF, les petits énarques ont tout simplement oublié de mettre en fiche la celtitude... bousculés les plans des pouvoirs publics, balayés les raisonnements cartésiens lorsque les retraités de la royale, les ménagères et les enfants se sont accro-

chés avec l'énergie du désespoir à ce petit bout de granit qui plonge dans l'Atlantique. « leur piquer leurs terres c'est leur piquer leur âme et ça, tu la défends avec tout ce que tu as... ». C'est le berger qui dit cela, sans doute a-t-il raison. Cette commune du bout du monde s'est d'abord bagarrée pour préserver un mode de vie « de valeurs forgées au long de son histoire » explique un journaliste breton, « si demain les pouvoirs publics abandonnent le projet d'une centrale nucléaire pour celui d'un complexe pétrochimique, il est à penser que la réaction serait la même ». En quelque sorte le combat de Plogoff aura bouleversé les données habituelles du monde antinucléaire de la même manière que les gars de Longwy qui l'an dernier s'étaient battus plus que pour la sidérurgie, pour un mode de vie né à l'ombre des crassiers et des hauts fourneaux, avait affolé les équations syndicales.

La route qui mène à Audierne est garnie d'inscriptions peintur-

lurées, le château d'eau n'est pas épargné « ceux qui croient au nucléaire : préparez votre cercueil ». A Audierne, je voulais voir le Saint, le spécialiste du cantique, le même qu'on avait été chercher le dernier jour pour clore dans la tradition religieuse l'enterrement de l'enquête publique. Parce que côté symboles les Bretons ! La castagne quotidienne s'appelait : la messe de cinq heures, les flics : les anges, les femmes défilaient en chantant des cantiques, les capistes organisaient même des parodies d'enterrement et chemins de croix avec veuves éplorées en cape de deuil : Le Saint Maurice m'a expliqué que s'ils avaient chanté des cantiques, c'était plutôt parce qu'ils ne savaient pas chanter autre chose et que le yéyé ça l'aurait fichu mal, tandis que Feiz d'ar Tadou (la foi de nos vieux) en imposait plus et que de toute façon en Bretagne, la religion ça devient vite réflexe. « Le dernier jour, les flics ont vidé leur cave et nous on a vidé nos tripes en chantant des cantiques... ils ont été impressionnés ».

Il fallait que j'en parle au curé. C'est la casquette que j'ai aperçu la première. La porte entrebailée du presbytère masquait le reste, c'est à dire le curé en costume pull marin et charentaises bien sûr... une glissade en patins sur le parquet ciré et la question « que voulez-vous » suivie de « je ne peux pas prendre position sur le nucléaire ». On s'est donc mis d'accord : c'est Dieu qui parlerait et je ne prendrais pas de notes. « la tradition religieuse, oh ! ici, elle se perd, les gens pratiquent de moins en moins ou alors chez eux. Les messes, les pseudo-entrevues, il ne faut pas confondre, ça c'est le folklore ». Il est mal à l'aise le curé qui veut rester au-dessus de la mêlée. L'évêque y est pour quelque chose, c'est lui, le traître, qui a livré le petit séminaire aux gardes mobiles. On lui pardonnera pas... tout ça n'arrange pas ses affaires. Et le nucléaire ça ne vous fait pas peur ? « Dieu est pour le progrès mais vous ne connaissez pas les gens d'ici, on leur aurait installé une usine de cierges, ils n'en auraient pas voulu... je peux simplement dire que moi je sais ce que c'est que le nucléaire : ça fait six ans que j'ai acheté des livres là-dessus... c'est pas le cas de tout le monde ».

« Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas manifesté lors des événements ? ».

« Eh personne n'est venu me demander mon avis, c'est tout. Les gens d'ici ils parlent sans

savoir... » Et le curé m'affirme que Dieu doit être moderne et que les poissons, eh bien grâce à l'eau chaude rejetée il y en aura encore plus. Le miracle de la multiplication en quelque sorte.

De leur côté, les pêcheurs sont plus prudents : « on ne tient pas à pêcher des poissons tropicaux, ça non ». Le curé atomique m'a quand même avoué avoir préparé son plan orsecrad : « j'ai fait 8 ans 1 2, je peux demander à être muté demain... ».

A l'époque, on ne connaissait pas le nucléaire

« Ne prenez pas leurs paroles au pied de la lettre, vous savez, ici, il faut interpréter ». Jean-Marie Kerloch le maire tient à rester dans la légalité : la castagne d'accord mais pas le terrorisme, le verre de rouge et tutoiement de rigueur, sympathique le maire, mais il ne m'apprendra pas grand-chose : anti-nucléaire, un point c'est tout, et une sacrée dent contre le député du Finistère Guernier. Il faut dire que celui-ci le lui rend bien. « Les anti-nucléaires, c'est un complot venu de l'extérieur, même si ces éléments ne sont pas visibles. D'ailleurs tout cela n'est pas sérieux : ceux qui sont à la pointe de la contestation se préparent à tirer le meilleur parti du chantier. Ils ont déjà commandé des machines à café grandes comme ça et des bars grands comme ça... » et vlan, la baffe aller-retour puisque Guernier a été élu alors que tout le monde savait qu'il était pro-nucléaire. « Simplement, à l'époque, on savait pas ce que c'était que le nucléaire » réplique pénaud Jean-Marie, qui ajoute : « mais avez-vous rencontré Annie Carval ? la présidente du comité de défense ? ».

Le comité siège dans un petit pavillon à Lescoff, une ruche de bonne volonté, un bourdonnement de dames patronesses. On compte les chèques de soutien, on ouvre les télégrammes, on téléphone à tour de bras, on se fait interviewer, on est claqué par six semaines de lutte et l'on reste cependant aimable et souriant. C'est le pool de la lutte, car la lutte continue. Annie me montre des télégrammes. « Ils viennent de partout pour nous soutenir, les Corses, les Basques, les Canadiens, les Américains... » Plogoff centre du monde, jumelée à la gare de Perpignan. Maligne Annie, on ne lui fera pas le coup de la centrale. « Regardez sur ces

documents officiels ils prévoient 4 tranches supplémentaires » et elle a raison, c'est marqué noir sur blanc... on commence à se demander si la Bretagne n'est pas devenue la poubelle du monde ». Ancienne communiste elle témoigne : « la section de Plogoff n'existe plus... Il y avait 97 cartes il n'en reste que 4. La politique nucléaire du PC nous a écœurés ».

Dans un dossier elle me montre les lettres des Cousteaux, Paul Emile Victor, Bombard qui assurent Plogoff de leur solidarité. Ça remonte le moral...

A Plogoff aujourd'hui chacun a choisi son camp. « Malheur aux collabos » rappelle une pancarte, ça aide à choisir... « les pro-nucléaires il y en a à peine 10% » rappelle Marie « des commerçants surtout attirés par le fric ». D'ailleurs la patronne de « l'hôtel de la baie des Trépassées » la bouche en tiroir-caisse m'explique qu'elle est plutôt pour. « Vous comprenez... le commerce ». Les 3000 estomacs qui construiront la bête, elle les voit déjà dans la salle du resto la fourchette à droite et le couteau à gauche, et haro sur le menu spécial dégustation.

« Pendant ces 6 semaines nous avons vécu des moments pires que du temps de l'occupation » s'indignent les anciens combattants, ceux qui ont forcé le barrage des gardes mobiles en disant « poussez-vous les gosses, vous n'avez pas honte à votre âge... à la dernière vous n'étiez même pas nés ».

Maintenant on attend la prochaine. « Si l'EDF met le pied ici ce sera l'étincelle » ironise Jean-Marie. Ils savent ce qui les attend. De son côté la brochure de l'EDF montre en pleine page le cul d'un chalutier qui s'appelle « Malgré tout ». Un signe ?

Certains comparent la lutte des capistes avec celle des Irlandais, le terrorisme en moins. Ici on est conscient d'avoir gagné une bataille et l'on se prépare déjà à la guerre - mais aura-t-elle lieu ? « La première balle perdue équivaldrait à poser la première pierre du monstre » rappellent les modérés tandis que les durs menacent « Ils devront nous déporter ou mettre un flic au pied de chaque pylône ».

Samedi, les flics ont détéré une cocotte minute contenant 7 kilos d'explosifs avec un détendeur relié à un réveil-matin. L'engin était à l'emplacement des mairies annexes... il n'a pas explosé.

Patrick BERTHREU
Libération, le 31 mars 1980

«Il y a tout ce que j'aime et qui pourrait disparaître»

Rédaction libre de Maricke, 13 ans, élève de 5ème au lycée de Douarnenez

Je rends souvent visite à ma grand-mère qui habite Saint Yves en Plogoff. Il y a la lande, la mer, le vent, tout ce que j'aime et qui pourrait bien disparaître bientôt. En effet, il est aussi question de construire là, à moins d'un kilomètre de chez même une centrale nucléaire. Feunteun-an-Aod est une toute petite crique qu'on atteint en descendant un sentier de pierres et de galets, bordé de bruyères et d'ajoncs. Mon arrière-grand-père m'y a conduit quand j'étais toute petite. C'est là qu'il pêchait la vieille qui aime loger dans les trous des rochers creusés par l'océan. Au bord de la falaise, une seule maison est bâtie, battue par les vents, entourée d'un haut mur, bien close. Les jours de tempête, les grincements de son éolienne se mêlent aux sifflements des rafales et aux grondements des vagues qui éclatent en bouquets d'écume contre les rochers et jaillissent vers les nuages comme un feu d'artifice à l'envers.

La centrale serait là. Les rochers seraient remplacés par des quais et des digues bien rectilignes : à la place de la lande, il y aurait de hautes tours peintes en blanc.

« Comme les maisons de par ici » m'a dit même que je verrai de la fenêtre de ma chambre quand j'irai chez elle. Des kilomètres de lande où on se sent libre, seraient entourés de barbelés et alors plus question de pêcher la vieille, ou de traquer les petits crabes à marée basse sur la plage à Loch.

Ma grand-mère, qui au début ne croyait pas trop à ce projet, est allée à plusieurs réunions d'information. Elle y a appris les dangers du nucléaire. Comme si on n'en avait pas assez avec les marées noires, disait-elle, et aussi : « Alors, tu n'iras plus à Porz Loubous, à 6 heures, attendre les bateaux quand ils ont relevé leurs casiers pleins d'araignées ». Pourtant, la plupart du temps,

elle continuait à dire que ce n'était pas possible, une chose comme celle-là. Et puis il y a eu l'accident d'Harrisburg en Amérique. Elle devait faire installer le chauffage dans sa maison pour l'hiver : « à condition que ça soit pas trop cher » disait-elle « car si je mets tous mes sous là-dedans, comment je ferais si je dois partir et où j'irais ? ».

Lorsqu'on a construit la bergerie sur le site de la centrale, cela l'a aidée à chasser ses idées noires. Elle a recommencé à dire que le projet serait sûrement abandonné, qu'on trouverait d'autres moyens de produire de l'électricité.

Récemment, quand des grenades sont tombées dans sa cour, elle est venue passer quelques jours chez nous. Elle continue à dire : « il n'y aura pas de centrale nucléaire à Plogoff, la centrale ne sera pas construite ». Mais je sais que souvent, la nuit, elle ne dort pas, c'est pépé qui me l'a dit...

(Photo Christian Weiss)

